

TEMPERATURE

Du 16 avril 1900.

Table with 2 columns: Direction (N, NE, E, SE, S, SW, W, NW) and Temperature (Fahrenheit and Centigrade).

Bureau météorologique.

Washington, 16 avril — Indications pour la Louisiane — Temps—ondées suivi de beau mardi; beau mercredi; vents du sud-est tournant au nord-ouest.

AUX POLLS!!

Le titre de citoyen d'un Etat ou d'une nation ne donne pas seulement des droits et des privilèges; il impose aussi, il impose surtout des devoirs, des obligations, et c'est précisément sur l'accomplissement exact, complet, consciencieux de ces devoirs, de ces obligations que repose toute la grandeur, toute la dignité de la citoyenneté, et tous les droits qui en résultent.

Il faut résumer victorieusement cette basse et odieuse calomnie; il faut prouver à l'Union entière, par une démonstration écrasante, que ces patriotes de contrebande, que ces charlatans du républicanisme, que ces faussaires de la démocratie en ont menti. Certes, on ne dira pas, aujourd'hui, que nous sommes des vendeurs; jamais nous n'avons été aussi libres, jamais plus maîtres de nos votes.

achèvement complet ne dépend que de nous, de notre vote d'aujourd'hui. Allons donc en masse aux polls; allons y à titre de citoyens de l'Etat, à titre de néo-Orléanais, et surtout d'oubliés pas la petite formalité spéciale que nous avons à remplir, en qualité d'habitants de la Nouvelle-Orléans: tout simplement estamper le bas de la colonne où se trouve inscrits ces mots: "En faveur de l'amendement relatif aux améliorations de la ville de la Nouvelle-Orléans."

JOURNAL -D'UN- Vaudevilliste.

Il y a un certain nombre d'années de cela, je me souviens d'être allé une après-midi au Gymnase demander des places à M. Edouard Lemoine, le frère du directeur, M. Montigny. M. Edouard Lemoine, un aimable homme du reste, donnait généralement ses audiences sous le péristyle de la salle, et c'est lui qui était chargé de distribuer les billets de faveur aux gens qui y avaient droit. Comme je n'y avais qu'un droit relatif, M. Lemoine était en train de me le refuser poliment, et j'allais me retirer avec mon affront mérité, lorsque je vis apparaître sous le péristyle, sortant des coulisses, trois jeunes personnes dans un gracieux froufrou.

Ces trois personnes étaient, en effet, toutes les trois charmantes à différents titres, et en ma qualité de jeune homme, je m'arrêtai pour les contempler; elles restèrent un instant à causer avec le frère du directeur, et quand elles furent parties, j'eus l'audace de demander leurs noms à M. Edouard Lemoine. —Oh! me dit-il, ce sont des demi-figurantes; de toutes jeunes débutantes qui jouent des bouts de rôles imperceptibles dans une pièce de Labiche qu'on répète en ce moment. —Et elles s'appellent? —Leurs noms ne vous diraient pas grand-chose, c'est à peine si je les sais moi-même: la petite blonde s'appelle Blanche Pierçon, la châtain Cécile Chaudmont et la cendrée s'intitule d'un nom qui a l'air fabriqué: quel-que chose comme Agar ou Bernard ou Sarah Bernhardt.

marier, et je me rappelle m'être en allé en me disant: —Jamais on ne me fera croire que c'est cette petite femme-là qui joue le notaire; elle n'en a vraiment pas encore le ventre! Cependant la jeune personne, malgré on à cause de sa maigreur, parvint à se faufiler dans la carrière; elle sortait, d'ailleurs, du Conservatoire, où elle avait failli, la malheureuse, avoir un premier prix.

Du Gymnase, elle passa à l'Odéon; elle y commença peu à peu à se faire un certain renom; on lui trouvait l'organe agréable et une assez bonne manière de dire. Quelques temps après, elle avait même montré assez de talent pour que Victor Hugo lui confiât le rôle de la Reine dans *Ruy Blas*. A la première répétition où il alla, quand le grand poète entendit Sarah Bernhardt lire de sa voix d'or la lettre du deuxième acte:

Le maître fut littéralement ravi. Je me souviens qu'il me dit le soir même, où j'avais l'honneur de dîner chez lui: —J'ai entendu aujourd'hui la plus jolie musique qu'on puisse mettre sur mes vers, la voix de cette jeune actrice qui s'appelle Sarah Bernhardt! On sait que le maître n'aimait pas la musique, encore moins celle qui se faisait sur ses œuvres. Pour fêter la centième de *Ruy Blas*, Victor Hugo offrit un dîner à ses interprètes. Je fus chargé, en ma qualité de je ne sais vraiment pas qui, d'organiser la fête et de surveiller le feu. Je n'ai rien gagné sur la chose, mais peu s'en est fallu. J'ai carrément fait faire le menu de tous les plats que j'aime—exclusivement. Un moment du café, je voulus être homme du monde et je demandai à la jeune reine d'Espagne si elle me permettait de lui apporter sa tasse, et combien elle y désirait de morceaux de sucre. —Un, fit-elle. Je lui apportai l'objet et: —Vous voyez, lui dis-je pour être spirituel, je vous gâte. —Oh! me répondit-elle en riant, je suis déjà habituée à être très gâtée. Mais comme je tenais à être spirituel ce soir-là—il y a des soirs comme cela—j'ajoutai: —Oui, mais moi, j'ai voulu être plus galant que tout le monde, vous m'avez dit de mettre un seul morceau de sucre dans votre tasse, j'en ai mis quatre!

plus comment payer notre terme! Sarah nous a fait cette farce, et depuis longtemps déjà. L'avez-vous vue dans *l'Agion*, le merveilleux drame d'Edmond Rostand, un grand auteur dramatique doublé d'un poète excellent, où la grande artiste n'est plus la maigre Sarah d'autrefois? C'est une admirable femme, tous jours jolie, plus jeune que jamais, aux épaules et aux bras potelés. Comme tous les être arrivés au summum de la gloire, Sarah Bernhardt a de grands envieux et même des petits—n'osant pas s'attaquer à son immense talent, ils trouvent le moyen, quelquefois, de la taquiner dans sa vie privée.

Aujourd'hui, notamment, ils ont causé un véritable chagrin en lui adressant le reproche qui lui va le plus au cœur: celui de ne pas aimer les animaux. On a même été, ces temps derniers, jusqu'à l'accuser d'avoir, dans sa prime jeunesse, commis un assassinat sur la personne d'un malheureux chat! Et quel assassinat à la fois barbare et raffiné: la criminelle enfant aurait vu, tout vivant, un matou à rôtir dans un poêle, comme de simples marrons. La pauvre grande artiste proteste avec énergie contre cette abominable calomnie, elle a toujours adoré et adore à ce point les bêtes qu'elle a en ce moment chez elle, ses amis les chiens, quatre chats qui sont les maîtres de la maison. Elle avait même, il n'y a pas longtemps encore, des lions, des chats tigres et des guépards; si elle n'a pas gardé toute cette ménagerie, c'est pour ne pas faire de la peine à Pezon. Le seul crime en ce genre dont elle ait gardé le remords et dont elle n'est pourtant pas responsable, c'est d'avoir eu jadis un singe et deux tortues dont elle avait elle-même argenté et doré la carapace; un jour le singe qui, mystère étrange, n'aimait pas les soldats—un singe antimilitariste—voyant passer dans la rue un régiment, prit les deux tortues et les jeta à la tête des soldats étonnés. Les deux tortues, qui n'étaient pas prévenues, et qui ne parlaient probablement pas l'inexplicable antipathie du singe, profitèrent de la chose, malgré leurs précieuses carapaces, pour être passés à l'instant même. Espérons que son gros chagrin passera et qu'on la laissera saouler en paix son dernier et légitime triomphe.

Le programme en était simple. Ce fut d'abord l'admirable cantatrice Mme Litvinne qui chanta l'air de *Sanson* et *Dalila*, puis, avec un des plus remarquables artistes de Saint-Petersbourg, la jeune comédienne Mlle Bartet, le duo de *Tristan*. Et, félicité après eux, Mlle Bartet se présenta devant les souverains. Elle dit tout d'abord la *Nuit d'octobre*, où la répétition fut donnée par un des meilleurs pensionnaires du théâtre Michel, M. Paul Roney; puis, une pièce très belle et peu connue de Victor Hugo: *Deux différentes manières d'aimer*, tirée de *la Fin de Satan*; ensuite, la *Légion étrangère*, l'émouvant poème de Borelli; puis, les exquises strophes de Ronsard, *l'Amour mouillé*. Et, comme on ne se lassait point d'entendre Mlle Bartet, elle dit encore les jolis vers de Sully Prudhomme: *Au bord de l'eau*, une des plus fines pages des *Vaines tentatives*.

Mademoiselle Bartet

A Saint-Petersbourg.

Voilà une «tournee» que les plus sévères censeurs de la Comédie ne songeront point à critiquer. Elle n'a gêné personne, elle n'a dérangé aucun spectacle, et l'on peut ajouter qu'elle a été pour la Comédie-Française tout entière un succès et un honneur, bien que la troupe, cette fois, ne se composât que d'une artiste... Il est vrai que cette artiste était Mlle Bartet. Mlle Bartet avait été invitée, on s'en souvient, il y a quelques semaines, à aller dire des vers à l'ambassade de France à Saint-Petersbourg, à l'occasion d'une réception donnée par le comte et la comtesse de Montebello, et à laquelle l'Empereur et l'Impératrice devaient assister. A cette invitation très flatteuse, transmise par M. Delcassé l'administrateur général, celui-ci n'avait pu répondre affirmativement tout d'abord. On venait de reprendre *Diane de Lys* à la Comédie. Mlle Bartet était, en outre, occupée tous les jours par les répétitions des *Foscari*, son absence eût jeté le désarroi dans le programme des spectacles et interrompu le travail de répétition pour huit jours; l'incendie du Théâtre-Français rendit, d'une façon tragiquement imprévue, sa liberté à l'artiste. «Vous pouvez partir, lui dit M. Jules Claretie au lendemain de la catastrophe. Je n'ai, malheureusement, plus besoin de vous pour l'instant.» Le mercredi 14 mars, Mlle Bartet arriva à Saint-Petersbourg. La fête à laquelle l'artiste était conviée, à l'ambassade, avait lieu le lendemain.

Fête à la fois très imposante et tout intime: les poètes par son intimité même. L'Empereur avait accepté de diner à l'ambassade de France, et l'on sait que c'est là quelque chose de très exceptionnel dans les habitudes de vie des souverains. Quatre-vingt personnes étaient présentes ce diner auquel assistaient le grand-duc Alexis, le grand-duc Vladimir, le grand-duc Michel, les grandes-duchesses, les plus hauts fonctionnaires de la Cour, le personnel supérieur de l'ambassade de France et quelques sommités du monde diplomatique et gouvernemental. Une vingtaine de personnes à peine avaient été invitées, en dehors des convives, à la soirée qui suivait le diner. C'est devant cet auditoire que, vers dix heures, le concert commença.

Le programme en était simple. Ce fut d'abord l'admirable cantatrice Mme Litvinne qui chanta l'air de *Sanson* et *Dalila*, puis, avec un des plus remarquables artistes de Saint-Petersbourg, la jeune comédienne Mlle Bartet, le duo de *Tristan*. Et, félicité après eux, Mlle Bartet se présenta devant les souverains. Elle dit tout d'abord la *Nuit d'octobre*, où la répétition fut donnée par un des meilleurs pensionnaires du théâtre Michel, M. Paul Roney; puis, une pièce très belle et peu connue de Victor Hugo: *Deux différentes manières d'aimer*, tirée de *la Fin de Satan*; ensuite, la *Légion étrangère*, l'émouvant poème de Borelli; puis, les exquises strophes de Ronsard, *l'Amour mouillé*. Et, comme on ne se lassait point d'entendre Mlle Bartet, elle dit encore les jolis vers de Sully Prudhomme: *Au bord de l'eau*, une des plus fines pages des *Vaines tentatives*.



Mlle Eugénie Wehrmann.

quise varié de toute une littérature, et comme une partie de l'âme française. Mlle Bartet n'est pas femme à s'épancher en longues confidences sur les victoires qu'elle remporte. Il suffit à sa modestie et à son bon cœur de dire beaucoup de bien et de parler avec une reconnaissance charmante de ceux qui l'ont fêté. Elle a été ravie et profondément touchée de l'accueil qui lui fut fait, à l'ambassade de France, par les souverains. Toutes les poésies qu'elle a dites ont été goûtées et applaudies par cette assistance d'élite comme par le plus délicat auditoire de lettrés parisiens. La poésie du vicomte Borelli, *Légion étrangère*, a fait grande impression: les vers de Musset: *Sur trois marches de marbre rose*, ont particulièrement plu à l'Empereur, qui connaît et qui aime Verlaine. Mais la délicieuse comédienne rapporte surtout de Saint-Petersbourg un souvenir ému des paroles qui lui ont été dites à l'occasion de la catastrophe récente qui a frappé son cher théâtre. L'Empereur et l'Impératrice lui ont exprimé, en termes charmants, l'émotion ressentie par eux à la nouvelle du désastre, et surtout du deuil dont la Comédie-Française avait été frappée. Mlle Bartet, le lendemain de cette soirée, était invitée à déjeuner chez le grand-duc Alexandre, et quitta Saint-Petersbourg quatre jours après. Il est à peine besoin d'ajouter que durant ces quatre jours—accueillie de la plus exquise façon à l'ambassade de France—Mlle Bartet n'a voulu être qu'une Française en voyage, et nulle part, une «cartiste» en déplacement. Son programme était de venir réciter à Saint-Petersbourg des vers devant l'Empereur. Elle s'y est tenue strictement, et les seules poésies qu'elle ait dites sont celles que les souverains ont entendues. Mlle Bartet fut donc, elle aussi, dans cette circonstance, une sorte d'ambassadrice... Ambassadrice officielle et discrète de l'art français. Aucune femme n'eût pu naturellement désignée qu'elle soit cette jolie et difficile mission.

Concert de Mlle Wehrmann. C'est ce soir même—nous nous faisons un devoir de le rappeler encore une fois à nos lecteurs—que Mlle Eugénie Wehrmann donne, à la salle des Odd Fellows, le grand concert vocal et instrumental, qui doit lui permettre d'aller en Europe achever ses études musicales. Nous la connaissons depuis longtemps; nous la connaissons du regard avec une curiosité sympathique. Nous savons tous les travaux qu'elle s'est imposés, les études sérieuses qu'elle a faites, les progrès prodigieux qu'elle a accomplis. Il lui suffira de peu de temps passé à l'étranger, pour entrer en commerce avec les grands artistes du vieux monde. Elle marchera rapidement sur leurs traces; elle les égalera sans peine et elle nous reviendra bientôt, douée de toutes les rares qualités qui font les artistes de premier ordre. Allons donc tous applaudir et encourager, comme elle le mérite, cette Louisianaise d'élite, appelée à être une des gloires de la Cité du Croissant. Nous publions ici les noms des dames qui patronnent ce très intéressant concert: Mesdames Reuben; Bush, S. Delgado, E. Mar, R. Vallon, D. Chaffraix, Denigre, Van Meyenburg, W. Grunewald, F. Formento, W. C. Flower, Crawford, A. Capdevielle, Sefton, L. F. Reynaud, T. G. Hardie, D. de Roaldre, R. M. Walsley, U. Larosenne, M. E. M. Davis, E. Oxnard, F. May, Stern, M. Bierre, J. B. Richardson, J. Hincks, M. Voorhies, J. Cassard, O. Connor, D. Mellen, Gutheim, J. Maginnis, Michland, Hy P. Dart, C. D. Wyman, Miles A. K. Dwyer, M. Chiappella, H. Pitkin, C. Points.

Athenæum. Concert de Mlle Bruguière. Il y avait une superbe chambrée et un auditoire d'élite, hier soir, au concert donné par Mlle Mathilde Bruguière, avec le concours de M. René Salomon. Nous nous y attendions, la nombreuse liste de dames qui patronnent la bénéficiaire. Elle a triple titre aux sympathies de tous: elle est native de la Nouvelle-Orléans, elle a une très belle voix et, avec cela, du talent. C'est une travailleuse que Mlle Bruguière. Toute jeune encore, elle s'est conquis une très enviable réputation; il suffit de

Feuilleton

2 Abeille de la N. O.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldague.

DEUXIEME PARTIE.

IX

Alors qu'autrefois il se jetait en affamé sur une mauvaise croûte, il faisait absolument fi de la bouchée de pain, que la

Bique ne lui tendait plus d'aillieurs, ayant failli, lui qui ne le brutalisait jamais, lui taper du bâton sur le museau, la première fois qu'il refusait celle qu'il lui présentait. Le barbet crotté et galeux qu'il avait été devenait le chien civilisé, sachant établir une distinction entre le repas de midi chez les Lespidous, et celui du soir chez son maître. Il s'en tenait philosophiquement à sa bombance du matin. —Quoi de neuf, père la Bique? demanda Soucaud, en prenant place sur la seconde chaise dont était garnie la chambre. —Rien... Et toi? —Moi non plus, rien, si ce n'est que vous ne me verrez peut être pas à présent tous les soirs. —Pourquoi ça? —Eh bien, voilà... Je veux m'instruire; je sais tout juste lire et écrire, c'est pas assez. —Tu crois moi qui n'ai jamais su ni l'un ni l'autre. —Nous ne sommes pas de la même génération... L'instruction, ça élève un homme... un moral s'entend... Et un homme ne s'élève jamais trop, moralement. Albéric n'avouait pas qu'il pensait en prenant cette résolution, toujours à Chérie, instruite, car Mme Varagniez, tout en la traitant en servante, pire qu'en servante, en esclave, n'avait pas négligé de lui apprendre ce qu'elle savait elle-même, et Mme

Varagniez passait pour une érudite. Si elle voulait de lui, plus tard, ne fallait-il pas qu'il fût à sa hauteur? Puis, en s'occupant, en travaillant quand même, en ne laissant pas à sa pensée une minute d'arrêt, il s'écarterait peut être Pobsession. Le temps fuyait. Il y aurait treize mois bientôt que les jurés de Montpellier, octroyaient à la blonde et pâle et douce jeune fille, qui comparaisait devant eux, cinq années de réclusion. Ces cinq années, affirmait-on, pourraient se réduire à trois ans et demi, environ, si la condonite de la prisonnière était parfaite. Elle serait parfaite, certes, sa conduite, à Chérie. Au Val-Rose, n'était-ce pas la créature passive qui endure tout? Elle ne devait pas être plus malheureuse à Clermont qu'au Val-Rose. Quand Albéric se logeait dans la cervelle cette idée, il éprouvait comme un grand soulagement. Deux ans et demi s'écoulaient vite; dans ce laps de temps, elle serait libre. Il se le répétait pendant que la Bique, altéré, buvait à la cruche de grès. —Ah! tu veux devenir savant, fit celui-ci, en reposant l'ustensile sur la table; ma foi,

si ça te dit, approche. —C'est si facile ici... Il y a des cours du soir dont on peut profiter sans bourse délier... car si ça devait me coûter, merci bien! —Oui, fit le vieux avec sa conviction, lorsqu'il parlait de lui, c'est beau d'être savant... comme M. Claude, par exemple! —Il faut donc que vous reveniez toujours à celui-là? —Est-ce que je connais quelqu'un d'autre? Je l'ai vu petit garçon, le pauvre! —Eh! je le sais bien que vous l'avez vu petit garçon! —Et jeune homme! continua la Bique allant au fil de ses souvenirs, sans se soucier s'il intéressait ou non son interlocuteur; en voilà un qui aimait les jolies filles! —Ah! il ne donnait pas sa part aux autres, alors? —Non, le bougre!... Une fois, je me rappelle, à un déclin de jour, je longeais les vignes, assez loin du château... C'était un morceau déjà vendangé, on n'y voyait personne... Les grappillons qui restent, c'est le bien du pauvre; j'avais soif, et je cherchais... Tout à coup, un couple qui s'envole comme deux oiseaux dérangés... Le garçon, que je reconnais, se sauve d'un côté, la fille tourne du mien... Sang Dieu! le joli morceau... On lui aurait cru des cheveux d'or, et elle avait des yeux!... On n'en voit pas

beaucoup chez nous, des cheveux ni des yeux pareils... La peau du cou aussi blanche... Ah! le diable de M. Claude! —En effet, chez nous les femmes sont plutôt des noiraudes... Il y a bien quelques rousses... —Pas queue de vache, oh! non... comme les blés, les blés dorés à la moisson. —Comme elle, alors? —Oui, comme notre demoiselle... Ça ne me serait pas venu l'idée de faire la comparaison... et des yeux aussi, couleur du ciel... —Vous avez la mémoire bonne... —C'est assez drôle, moi qui n'y avais jamais pensé... En repartant du temps passé, crac! je me rappelle l'aventure... Elle croyait s'échapper aussi, la belle fille, et c'est dans mes bras qu'elle tombe... Je n'avais pas Six-Sous à ce moment-là, c'est plus vieux que moi... Comment donc l'appellait-on mon chien, Trois-Balles... Enfin, il a aboyé, en attrapant son cotillon... elle lui a lancé un coup de pied... une luronne! —Moi qui croyais, père la Bique, que vous alliez droit devant vous, sans vous occuper d'âme qui vive et sans vous souvenir jamais de rien. —Oui, j'allais droit devant moi, j'étais quelquefois un an sans passer par certains villages, mais depuis longtemps je

ne faisais plus que le même parcours... Je connaissais tout le monde, et j'étais toujours content de retrouver certaines gens... Vous auriez pu me demander sur ceux-là, à des années de distance, tel ou tel détail, rien ne sortait de ma mémoire... C'est ce qui fait que je me souviens de la vendangeuse et de M. Claude. Le jeune homme se mit à révéler, pendant que l'ex "roi de la création" qui se demandait pas si l'eau de Paris contenait plus de microbes que celle bu au creux de la main, à travers prés et forêts, se régalaient encore au pichet. Pour la première fois peut-être de sa vie, et alors qu'il en subsistait depuis longtemps le charme, il se disait que les yeux bleus et les cheveux blonds de Chérie ne se voyaient guère, en effet, chez eux. Albéric ignorait le secret confié par sa grand-mère à la jeune fille, la nuit de sa mort, pendant qu'il allait chercher le curé; la première lui avait seulement dit ceci deux ou trois fois, à propos de l'orpheline, à qui Mme Agathe Varagniez servait de marâtre: —C'est une abandonnée, mais elle a du sang de demoiselle dans les veines, la maîtresse me l'a affirmé. —Pour la vie qu'elle lui fait, elle aurait bien dû la mettre aux "Enfants trouvés."

L'éclair ne devait point traverser le cerveau d'Albéric. Les fredaines de M. Claude, en une jeunesse-qui avait dû être superbe, intéressaient peu la belle fille blanche, la vendangeuse attendue dans les vignes avec le neveu de la châtelaine, par un déclin de jour, l'idylle que surprenait le vagabond, ne le retint pas. Seulement, le désir lui revint plus vif de revoir le pays. Et il se dit que, peut-être, il ne lui serait pas impossible d'y aller aussi faire un tour, au temps des vendanges, dans six mois. Me Claude Varagniez, à la suite de sa première entrevue avec sa cliente, la criminelle de l'allée des fleurs, sortait de la prison de Saint-Lazare, plus ému, certes, qu'il ne s'était jamais senti ému, en quittant aucun accusé. Il avait vu une créature effondrée, repliée sur elle-même, avec des membres décolorés, parmi des cheveux très noirs, comme de longues traces blanches ineffaçables, laissées en sillons par les doigts févreaux quand le martèlement de la pensée, mettait dans le cerveau la folie du désespoir, du remords, peut-être de la jalousie, de l'atrocité, de l'insurmontable sentiment qui amène la main d'un couteau.